Dupront Alphonse, *Le mythe de croisade*

Gallimard, Bibliothèque des histoires, 1997. 4 vol., 556 p. ; 675 p. ; 415 p. ; 459 p. ; 23 × 14 cm

Cet ouvrage posthume paru en 1997 est celui d'un des plus grands historiens français. *Le mythe de croisade*, thèse mythique qu'il refusa de publier, fut soutenue en 1956 ; après le succès saluant la parution de *Du Sacré* en 1987, Alphonse Dupront (1905-1990) se décida enfin à publier son *opus magnum,* lorsqu'il mourut.

Mme Dupront, secondée par une équipe animée par l'éditeur Pierre Nora, a repris le texte et permis enfin l'édition de ce grand livre, sept ans après la mort du maître.

Le *Mythe de croisade* n'est pas un livre sur les croisades ; celles-ci sont expédiées en un résumé alerte p. 34-38. À partir du XIVe siècle, tout semble fini quant aux destins chrétiens de la Terre Sainte, et cependant il sera question sans cesse de la Croisade, toujours projetée, jamais entreprise ou jamais menée à son terme. Le *Mythe de croisade* n'est pas non plus le souvenir nostalgique des croisades, mais l'histoire concrète de la vie de la Croisade après les croisades. Cette pensée, ce désir de la Croisade, ne sont pas pure histoire des mentalités, mais l'histoire charnelle de l'Occident à travers ses aspirations les plus profondes. Le *Mythe de croisade*, enfin, n'est pas davantage un livre de médiéviste ; il s'adresse au contraire à tous ceux qui, du Moyen Âge à l'époque contemporaire, s'intéressent peu ou prou à la Méditerranée. L'auteur prend en effet pour croisade ce qui se dit tel, et même ce qui ne se dit pas toujours comme tel, comme la politique française au Levant ou la Question d'Orient. Croisade et pélerinage, croisade et mission, croisade et commerce : A. Dupront invite à ne pas voir de contradiction et d'ambiguïté dans ces « intrications participantes » typiques du Moyen Âge et de son génie propre. « Et cette conscience de la vie qu'entre tout ce qui est donné ensemble, il n'y a pas d'opposition. Ainsi vit un monde plein » (p. 160).

Dans le chapitre XI, Dupront trace un tableau de l'historiographie des croisades, depuis Guillaume de Tyr jusqu'à Alphandéry, tableau auquel on pourra se reporter pour mieux situer sa thèse. On y trouve les vraies sources de sa pensée parmi les auteurs du XIXe siècle : Joseph de Maistre et Louis de Bonald, écrivains contre-révolutionnaires, qui lisent les croisades à la lumière de la crise révolutionnaire ; Michelet ouvert à toutes les présences de l'irrationnel et à l'épique national ; Hegel lisant la Croisade comme l'entrée décisive dans la vie de l'Occident chrétien moderne. Dupront regrette les sommes scientifiques de Wilken ou Michaud qui se privent de la fraîcheur du merveilleux, dessèchent la matière. À la fin du XIXe siècle, certains auteurs commencent à parler d'impérialisme ou de colonisation (René Grousset qui écrit sous le mandat) : la religion est alors occultée. Avec Paul Rousset apparaît enfin la complexité d'un univers de religion, matière vivante où aucune chirurgie arbitraire n'est pratiquée ; C. Erdmann surtout pressent la croisade comme religion héroïque. Enfin, le maître de Dupront, Paul Alphandéry, avec *La chrétienté et l'idée de croisade*, proposait de suivre les signes et les rythmes de l'eschatologie.

Les sources utilisées par A. Dupront sont innombrables et surtout très variées : chroniques, *Itineraria*, guides de pèlerinage, et *Hodoeporicon*, récits de pèlerinage, romans, lettres. La littérature s'y taille la part du lion, guidée par une analyse très fine des textes les plus variés, la *Jérusalem délivrée,* le *Don Quichotte* ou les lettres de la marquise de Sévigné, les visions de sainte Catherine de Sienne ou les écrits de Chateaubriand. *Le mythe de croisade* est souvent une histoire de la littérature au prisme de l'idée de Croisade.

Grâce à ces sources multiples où affleure sans cesse le souvenir des Écritures (notamment au début du tome III), A. Dupront trace donc l'histoire d'une aspiration sacrale à l'œuvre en Europe.

En 1291, la prise d'Acre par les musulmans marque la fin de la présence latine en Terre sainte. Le temps des croisades s'achève. C'est là que Dupront commence l'étude de la Croisade, le mythe qui y survit. Le premier tome porte donc sur les projets, rêves et réalisations de croisades, du XIVe au XIXe siècle. Au XIVe siècle, voici présentées les ambitions du pape Clément VI et les projets de Philippe de Valois vers 1333-1336 ; de vraies expéditions dans la seconde moitié du XIVe siècle par exemple celle de Pierre Ier de Chypre qui prend Alexandrie en 1365, ou celle de Louis II de Bourbon en 1390 en Afrique du Nord, et surtout, à partir de la fin du XIVe siècle, la lutte contre les Turcs ottomans. Les projets de croisade de Raymond Lulle unissent croisade et mission. Les écrits ou guides de pélerinages du XIVe siècle montrent la part grandissante de l'Égypte dans l'imaginaire sacré, l'insistance sur Jérusalem comme *omphalos mundi* demeure, mais l'étude de la littérature atteste de toutes les résistances au mouvement de croisade : chez Eustache Deschamps, la nostalgie de la croisade se heurte au règne de la raison ; chez Christine de Pisan, la femme regrette le départ du croisé ; chez Boccace, le Levant devenu Orient merveilleux plus que Terre Sainte manifeste une désacralisation inconsciente.

Un chapitre éblouissant (ch. III – « Les "solitaires" de la Croisade ») énumère ceux qui, de Philippe de Mézières (m. 1405), chancelier de Chypre, à Leibniz et son projet de conquête de l'Égypte proposée à Louis XIV (1671-1672), ont maintenu la survie du mythe. Retenons particulièrement Catherine de Sienne (m. 1380) dont Dupront analyse les visions qui unissent appels à la croisade et à la réforme de l'Église. Déjà commence la guerre contre les Turcs : Constantinope succombe en 1453, entraînant de nouveaux regrets, alors que les Balkans, peu à peu tombent aux mains des Turcs. Le pape Pie II meurt alors qu'il allait s'embarquer pour la croisade (1464). L'impuissance de Charles Quint

BCAI 16 (2000) Dupront Alphonse : Le mythe de croisade, recensé par Catherine Mayeur-Jaouen
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

qui, obsédé par la Croisade, alla pourtant prendre Carthage (1535) est « l'une des marques d'avènement du monde moderne, où la puissance temporelle accepte la juxtaposition des religions, puisqu'elle n'est plus capable de faire respecter l'ordre ancien » (p. 371). Le combat lui-même devient laïque, technique, raisonnable, on signe des trêves, on pactise ; désormais, les monarchies nationales l'emportent sur la chrétienté. Le père Joseph, à son tour, malgré son rêve de croisade, est au service de l'absolutisme dynastique et national, plus qu'à celui de la chrétienté.

Avec la guerre contre les Turcs, désormais présents en Europe, on entre dans l'ère de la croisade défensive et maritime, oublieuse de Jérusalem et des routes terrestres. Lépante (20 mai 1571) est une victoire décisive, mais elle marque déjà le partage de la Méditerranée, la fin de la croisade pontificale. « Ainsi naît l'Europe quand meurt la chrétienté » (p. 474). Le recul de la Croisade, sa disparition, marque pour Dupront le désenchantement du monde « entré dans le temps non-éternel d'une humanité de soi suffisante ». (p. 488). Le temps du politique est advenu. Rome va maintenir l'appel, mais la scission du christianisme occidental à l'heure de la Réforme brise l'unité nécessaire : la lutte contre l'hérétique va remplacer le combat contre l'infidèle. À travers le prisme du mythe de croisade, Dupront scrute, avec une sorte d'angoisse, les forces nouvelles qui, à l'époque moderne, paralysent la croisade et fragmentent la chrétienté : éclosion de l'individu, avènement de la raison, naissance du royaume, et notamment de l'absolutisme français, primat du politique, et surtout construction de l'Europe, tandis qu'on se détache du centre que fut, jadis, la Terre Sainte. « Analyser les forces multiples qui ont défait la puissance de croisade exigerait un inventaire exhaustif des valeurs du monde moderne. Quasi toutes ont condamné la croisade » (p. 867). Jusqu'à la curiosité nouvelle pour l'adversaire, soit respecté (éloge du Turc par Commynes), soit moqué à son déclin (les Turcs du *Bourgeois Gentilhomme* ou les « têtes de Turcs » des foires du XVIIIe siècle) : l'attrait du mystère passe peu à peu à l'Extrême-Orient, et les chinoiseries remplacent les turqueries. En même temps, cette Europe naissante n'est-elle pas indissolublement liée dans sa mémoire collective, à l'idée de chrétienté, surtout lorsque disparaît Byzance ? C'est l'une des questions centrales que pose l'ouvrage de Dupront.

Le 12 septembre 1683, Vienne assiégée est libérée par Sobieski. C'est en Europe centrale et orientale, en Hongrie, en Pologne, dans l'empire d'Autriche où survit quelque chose du Saint-Empire, que va survivre le mythe de Croisade. Ici, les évocations d'Alphonse Dupront attestent de son passage en Roumanie, sans doute décisif pour sa prise de conscience des réalités de l'Europe centrale.

Au XVIIIe siècle, la Question d'Orient relaie la Croisade. La Russie à son tour se découvre défenseur de la foi orthodoxe, protégeant les pélerins qui se rendent à Jérusalem, essentiellement des Grecs et des Russes à partir de la fin du XVIIIe siècle. Le réveil des nationalités (Grecs, Serbes) dans les Balkans est aussi une libération chrétienne. La Question d'Orient est-elle encore croisade ? Dupront reste évasif, mais lit cependant, dans l'Expédition de Bonaparte en Égypte, quelque chose de la Croisade. Si cette analyse de la Question d'Orient à la lumière du mythe de croisade est souvent très convaincante, plus contestables sont les affirmations p. 542 et 543 sur les rôles français et britannique dans la Question d'Orient, sur la politique française au Levant accourant au secours du Liban en 1860, et surtout sur le retour d'Israël vu comme « la fin dernière de la croisade historique » (p. 543), Israël reprenant ce que les chrétiens avaient abandonné. Ces idées sont reprises plus loin à propos de l'immigration sioniste en Palestine (p. 761).

Le deuxième tome revient sur les mêmes faits en abordant la mythologie de la chevalerie à l'époque moderne : les chevaliers et la chevalerie sont liés indissolublement à la mémoire de croisade, mais leur rituel ne s'établit parfaitement qu'au moment précis où s'achèvent, justement, les croisades. *La Jérusalem délivrée* du Tasse (projet élaboré dès 1551) noie la Croisade sous les effets de style et les amours compliqués. *Don Quichotte,* écrit par Cervantès, soldat croisé de Lépante, atteste d'une éternité du mythe, alors que meurt la chevalerie médiévale. Même si elle revendique la chevalerie croisée à ses origines, la noblesse moderne la remplace.

Les masses sont toujours remuées par les aspirations de croisades, moins en Espagne, ramassée dans sa lutte contre le More, qu'au Portugal (avec les *Lusiades* de Camoëns), en Italie où survit à travers les légendes, les contes et les marionnettes le sentiment d'une élection péninsulaire, enfin et surtout dans le monde germanique : l'aspiration de croisade s'y mue peu à peu à l'époque moderne en illuminisme, maçonnerie, théosophie, « les sources occultes du romantisme ». Enfin, la Russie, à travers la Question d'Orient, vit une sorte de relance de la croisade au XIVe siècle : Moscou n'est-elle pas la Troisième Jérusalem ? Bref, toute l'Europe, évoquée chapitre IX, a été terre de croisade à cause de la menace turque ; elle est devenue, ce faisant, consciente d'elle-même.

Peu à peu s'intériorise l'image de la Terre Sainte, Jérusalem s'efface grâce au transfert de reliques et de pélerinages en Occident (Lorette). Les sectes se multiplient, au XVIIIe siècle, qui rêvent de la Nouvelle Jérusalem. Bientôt, les préromantiques allemands vont rêver de croisade.

Le chapitre VIII et le chapitre X, sans doute les plus originaux et les plus personnels d'un livre constamment surprenant, évoquent la résurrection du Moyen Âge et du mythe de Croisade par le XIXe siècle, notamment français : ultras, romantiques, catholiques légitimistes : Chateaubriand pèlerin à Jérusalem, Byron mourant sur les ruines de Missolonghi ou Bourmont prenant Alger (p. 906-907). Même après la fin de la Restauration, Montalembert s'écrie en 1844 : « nous sommes les fils des croisés ». La conquête

BCAI 16 (2000) Dupront Alphonse : Le mythe de croisade, recensé par Catherine Mayeur-Jaouen
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

de l'Algérie est réminiscence de croisade, comme toute la pénétration française en Afrique (p. 734, 746 sq.), évoquée par Louis Veuillot ou le cardinal Lavigerie pour lequel la croisade fut un thème essentiel (p. 917 sq. et 966 sq.). Le voyage en Orient à son tour (p. 735 sq.) se veut renaissance. Ainsi les saint-simoniens se sentent-ils explicitement de nouveaux croisés : Prosper Enfantin évoque dans une lettre une « sainte alliance chrétienne (entre France, Angleterre, Russie), formant la dernière croisade vers les lieux saints, croisade pacifique qui réjouirait les grands âmes de saint Louis et de Saladin » (p. 915).

Il est vrai que l'usage de nom de croisade s'étend sans cesse. Ce nom apparu au XVe siècle (auparavant, on parlait de passage ou de voyage d'outre-mer) après le fait lui-même, illustre la force du mythe. À l'époque moderne, on parle de croisades et déjà de Croisade (le nom commun signifie à l'origine faire des signes de croix sur l'hostie). Peu à peu, l'usage du mot se recharge au XIXe siècle de nouvelles significations : la croisade, c'est la contre-révolution, la lutte contre Bonaparte ; en France, le mot appartient au monde clérical et légitimiste ; mais Quinet déjà affirmait que la révolution fut une croisade des pauvres. En Russie, on parle en 1873 de croisade vers le peuple. Péguy ou Psichari lisent la grande Guerre comme Croisade ; la guerre d'Espagne est affrontement de croisade et d'anticroisade ; les Américains se veulent croisés des démocraties après 1945 ; enfin Israël est « un immense appel de croisade » (*sic*, p. 1225). Dupront, notant l'abus du terme, n'échappe pas lui-même aux dérives en décelant partout des transes de religion qui s'ignorent (p. 1209). La conclusion grandiose invite toutefois à réfléchir : l'approche du bimillénaire provoquerait cette poignance de l'unité que serait le retour à la croisade (p. 1249). À la fin du livre, au reste, le thème est repris : les deux temps forts de la croisade seraient le XIe et le XXe siècle.

Le troisième tome (le quatrième tome est entièrement consacré aux notes) contient la deuxième partie, intitulée « Connaissance de la croisade ». A. Dupront revient sur les croisades proprement dites, analysant dans leur historiographie ce qu'est au juste ce départ de l'Occident ver l'Orient, « cette expression vécue, pédestrement ou spatialement, de cette réalité méditerranéenne, qui est entre Occident et Orient le lien physique de l'unité » (p. 1325). Ainsi se découvre l'unité méditerranéenne. Jérusalem surtout (p. 1361 sq.) est désormais placée au centre du monde par la métaphysique de Croisade qui élabore un tropisme de guerre sainte et un acte de salut collectif et personnel. Quant à la société de la croisade, elle est « masse », et non classes, définissant l'élection de pauvreté qu'Alphandéry avait déjà analysée comme étant la force principale de la croisade.

Les retours de croisades n'ont pas seulement contribué à alimenter l'Occident en reliques, « bazar des plus hétéroclites débris du sacré oriental » (p. 1488). Avec les retours des Croisades, « l'Occident instille l'Orient dans sa vie », mais aussi élabore de nouvelles dévotions. Peu à peu on construit des églises du Saint-Sépulcre, on vénère des « transferts » de dévotions, comme la Santa Casa de Lorette, on se met, à la fin du XVe siècle, à construire des Viae Dolorosae, chemins de croix, qui remplacent le pèlerinage à la Jérusalem terrestre, désormais inaccessible. Peu à peu, le sacré s'intériorise, marquant « le transfert de la terre à l'âme » (p. 1498).

Un dernier chapitre (sur la signification de la croisade) et la conclusion (sur la croisade comme mythe) brassent inlassablement les idées déjà développées : la Croisade, acte psychanalytique, est un acte immense de la création collective. Elle marque la rencontre de l'Orient et de l'Occident, de l'islam et du christianisme, mais aussi de l'espace et du temps (p. 1544). Au-delà du mythe s'inscrit l'histoire de l'Occident. « Toutes les voies ramènent l'Occident à lui. C'est bien la leçon de ces croisades successives et impuissantes » (p. 1575). Ce retour aux origines est définitivement libérateur, et cette latence libératrice, voire révolutionnaire de la croisade, l'assimile à la Révolution française (p. 1591). Ce parallèle est sans doute l'un des thèmes les plus enfouis mais les plus profonds du livre d'A. Dupront. Au-delà des significations ésotériques enfin, déjà évoquées, la Croisade montre que, en histoire, on peut sortir du temps pour accéder à l'éternité.

Le mythe de croisade est d'abord une leçon de style. Celui-ci, souvent plus aisé et plus clair que d'autres écrits d'Alphonse Dupront, contribue beaucoup à la réussite de l'œuvre. Le plaisir manifeste de l'auteur à citer l'ancien français des chroniques s'étend parfois au style lui-même, inspiré des sources utilisées. Puis apparaissent des synthèses au style plus typiquement « duprontien », dont les plus belles pages ressemblent parfois à du Péguy, plus souvent à du Claudel, celui du *Soulier de satin*. L'humour n'est pas absent : de Catherine de Sienne, il dit que son univers centré sur les fils, la race et le sang est un univers de *mamma* !

Dans cet océan passionné d'érudition, de phrases à l'emporte-pièce et de visions parfois rapides, il est inévitable que l'on trouve des scories. On ne critiquera pas le caractère nécessairement daté, vue la date d'écriture du livre, des références sur l'Orient musulman (mais Dupront avait eu le temps de découvrir Cahen). Silence sur le christianisme oriental. L'islam dans le livre n'est là que comme comparse, le thème sans doute l'exigeait, et la soutenance de thèse, à l'heure du nationalisme arabe, en permit pas à l'auteur de mesurer la force de mythe des croisades dans l'Orient musulman contemporain ! À trop vouloir embrasser, à ne jamais vouloir trancher dans la matière du vivant, le respect du texte est préservé, mais pas toujours le détail. Guidé par son obsession, A. Dupront voit des croisades un peu trop souvent à l'œuvre ; un motif littéraire à la mode est-il preuve, même inconsciente, d'une survivance du mythe ?

BCAI 16 (2000) Dupront Alphonse : Le mythe de croisade, recensé par Catherine Mayeur-Jaouen
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Une sorte de vitalisme frémissant efface parfois les nuances et les calculs plus froids des acteurs du mythe.

Mais ce beau livre est surtout une leçon de méthode. Alphonse Dupront invite à un double mouvement, de remontée vers le passé à partir du présent, de descente de la vie vers la survie, à la recherche d'une obsession, l'idée, le mythe de Croisade, traqué dans tous ses avatars. Longue durée, bien sûr, mais qui n'ignore pas les faits, l'évolution politique, les phénomènes de mode. Histoire des mentalités, histoire psychique, histoire religieuse, mais qui conduit aussi à l'histoire des courants commerciaux et des *realia* sociales. *Le mythe de croisade* est un livre essentiel à l'histoire de la Méditerranée. La passion d'un homme a dicté l'ampleur et le souffle de l'œuvre : lire *Le mythe de croisade*, c'est aussi découvrir les leitmotivs et les obsessions d'un grand historien. L'introduction invite à reconnaître « la juste et libératrice conscience de la vie du passé en nous », à « reconnaître la présence du mythe en nous, à quelque profondeur de nous ». Pour Dupront, il n'est pas question de tailler dans la « vision du monde » proposée par les sources, refus de dissocier la légende de l'histoire. Se pencher non tant sur le fait exprimé dans le récit, que sur la manière dont le récit l'exprime : autant d'idées novatrices en 1956, auxquelles nous sommes aujourd'hui rompus, avec par exemple les travaux de Jacques Le Goff, mais qui sonnent encore audacieuses et libératrices, parce qu'elles sont liées à un authentique bonheur d'expression, à l'adéquation du style coexistant à son sujet, à la passion pour une littérature très vaste.

Étudier le mythe de croisade, c'est évoquer la chrétienté dans son rêve d'unité, vue comme un mouvement incessant, une quête vers un objet qui sans cesse se dérobe, une énergie vitale que Dupront prête au Moyen Âge et qui paraît souvent davantage issue de sa philosophie propre, de sa lecture des romantiques, des écrivains de la Restauration ou des grands maîtres à penser contre-révolutionnaires du XIXe siècle.

Le mythe de Croisade a forgé l'Occident plus fermement que les croisades elles-mêmes. La Croisade aura été plus féconde par ses échecs que par sa victoire (p. 1463). La preuve est ainsi faite que l'histoire religieuse dans son ampleur véritable peut expliquer l'histoire européenne.

Catherine Mayeur-Jaouen
Université Paris IV

BCAI 16 (2000) Dupront Alphonse : Le mythe de croisade, recensé par Catherine Mayeur-Jaouen
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net